

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 17 (1879)
Heft: 13

Artikel: Lausanne, 29 mars 1879
Autor: Saverny, Marie de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185175>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr.; six mois, 2 fr. 50.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du Conteur vaudois. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, 29 Mars 1879.

Nous avons pu nous convaincre, l'année dernière, combien les morceaux empruntés à l'ouvrage de Mme de Saverny : *La femme chez elle et dans le monde*, avaient fait plaisir à nos lecteurs et surtout à nos lectrices. En effet, tout ce qu'écrit le spirituel rédacteur de la *Revue de la mode* est empreint d'une finesse d'observation et d'analyse si remarquable, d'un caractère de vérité si persuasif, que, dès le début, on sent qu'on a affaire à une plume hautement autorisée. Emailés de détails charmants, de conseils précieux, les ouvrages de Mme de Saverny sont et seront toujours accueillis et lus avec un sympathique empressement. Nous sommes donc heureux de pouvoir, avec l'aimable autorisation de l'auteur, offrir à nos lecteurs quelques pages de son nouveau livre : *La femme hors de chez elle*, qui ne peuvent manquer d'avoir du succès, témoin le morceau suivant :

Courses du matin. — Chez les fournisseurs. — Au marché.

Une femme qui a beaucoup d'ordre et d'exactitude peut très bien arriver à concilier deux choses difficiles : la vie du monde et celle de la mère de famille, bonne maîtresse de maison.

Midi est l'heure généralement adoptée maintenant pour le déjeuner. Quand on se lève à sept ou huit heures, on a devant soi tout le temps nécessaire pour faire les courses utiles de la maison. Les enfants levés, habillés et envoyés à leur pension ou occupés à faire leurs devoirs pour les cours, il reste un peu de liberté. On s'habille alors d'une robe simple et point neuve, d'un manteau commode et d'un chapeau peu voyant, — en pareil cas, ne jamais achever d'user un chapeau élégant. — Les gants foncés, mais toujours soignés, n'auront point de doigts décousus ou de boutons absents, grande marque de négligence.

Ainsi vêtue, la femme sérieuse et tout occupée de remplir ses devoirs de religion ou de maîtresse de maison, s'en va à l'église, chez les hommes d'affaires ou chez ses fournisseurs, leur donner ses ordres ou régler elle-même ses notes, soins qu'elle ne doit jamais abandonner aux domestiques. Même réflexion pour les petites gratifications à donner à

l'un et à l'autre, qui font qu'on est servi avec zèle et promptitude.

Autrefois, dans la classe élevée, les hommes, étant pour la plupart oisifs, s'occupaient davantage de leur famille et du train de leur maison. Aujourd'hui qu'un oisif est une exception de plus en plus mal vue, car tout homme doit compte à son pays de l'éducation qu'il a reçue et des facultés qu'il possède, il est devenu impossible au chef de famille de veiller lui-même aux mille détails de la vie ordinaire.

Pressé, absorbé par le travail, il doit gagner le plus possible. Le rôle de la femme est donc devenu plus complexe, c'est elle maintenant qui doit savoir équilibrer le budget commun avec ordre et intelligence pour le plus grand bien-être de la famille.

Le ménage est donc devenu un véritable ministère des finances et de l'intérieur. Tenir sa maison est le premier talent d'une femme. C'est peut-être le plus difficile de tous.

Quand on sait acheter et qu'on paie régulièrement les marchandises, on atteint deux buts fort essentiels aux yeux de toute femme économe et sensée : 1° On est très bien servi ; 2° On est beaucoup moins volé. Je sais bien que beaucoup de personnes n'ont ni la santé ni même le courage nécessaire pour faire ces sortes de tournées ; mais je trouve que la femme la plus élégante et la plus favorisée de la fortune ne sera nullement ridicule si elle va elle-même chez son épiciers choisir les produits qui lui conviennent et dont les domestiques ne savent souvent pas discerner la qualité, ou si elle va elle-même payer quelque autre fournisseur.

« Mais une femme comme moi ne peut pas aller au marché ! »

Et pourquoi non ? Cela est peut-être ennuyeux, fatigant, mais nullement déshonorant. Tous les soins, toutes les peines matérielles ayant pour but d'apporter aux siens plus de bien-être, en épargnant un argent souvent fort pénible à gagner par le père de famille, tous ces soins, dis-je, méritent d'être pris par la femme économe et sérieuse. Si on a une bonne domestique, sachant acheter avec intelligence, on fait très bien de l'envoyer aux provisions, mais cela ne dispense pas de faire de temps à autre sa tournée, pour se tenir au courant du prix de toutes choses ; cette surveillance maintient l'anse du panier dans un calme relatif. Apprendre

à discerner l'état de fraîcheur réelle d'un morceau de viande, du poisson, des légumes et des œufs, et se débrouiller au milieu des ruses des marchandes, n'est pas l'affaire d'un jour.

Un certain nombre de maîtresses de maison commencent à inaugurer un nouveau système d'achat que je trouve excellent et qui épargne la corvée d'aller au marché. Mais il convient surtout aux personnes qui ont une maison considérable à diriger. On se met directement en rapport avec des fournisseurs de toute espèce, et ils vous apportent à jour fixe, dans la matinée, chacun la ou les denrées qu'il vend. La maîtresse de maison consulte sa cuisinière sur la fraîcheur des pièces ou l'opportunité de l'achat et désigne ce qu'elle veut. C'est la cuisinière qui paie, mais elle compte ensuite avec madame, qui lui donne régulièrement un sou par franc sur la somme dépensée. Ce sou par franc représente le 5 % que toutes les cuisinières ou les chefs prélèvent sur les marchés. L'usage fait loi, dit-on. Aucun de ces fonctionnaires gastronomiques ne se regarde comme infidèle en exerçant ce droit parfaitement légitime à leurs yeux.

La maîtresse de maison fait donc une chose intelligente et raisonnable en leur payant elle-même cette légère commission. Si toutes les femmes qui ont la direction d'un grand ménage avaient le courage de prendre cette peine, elles réaliseraient une très forte économie et enlèveraient tout prétexte au vol et au pillage dont se plaignent tous les maîtres aujourd'hui, sans rien faire pour l'empêcher.

Marie DE SAVERNY.

Tandis que le nouveau bateau à vapeur le *Jura* fait ses premières courses, un autre bâtiment de même dimension, le *Salève*, s'achève dans les chantiers de Morges et s'apprête à aller le rejoindre très prochainement sur la plaine liquide, ce qui portera, dit-on, à dix-sept, le nombre des bateaux qui composent la flotte à vapeur du Léman, sans compter les *Mouches* qui desservent le petit lac. Ce chiffre est assez frappant si nous nous reportons une trentaine d'années en arrière, c'est-à-dire à l'époque où, à côté des barques, il n'y avait sur notre lac qu'un simple bateau à manège, mû par quatre chevaux marchant à pas lents sur le pont, autour de l'arbre d'une roue à engrenage, et faisant un vacarme qu'on entendait à plus d'une lieue.

Ce fut seulement le 28 mai 1823 que le premier de nos bateaux à vapeur, le *Guillaume-Tell*, fut lancé à Genève, par un anglais, M. Church. On allait alors de Genève à Nyon en deux heures et un quart. C'était prodigieux ! disait-on, sans prévoir que, de nos jours, on irait dans le même temps jusqu'à l'extrémité du lac.

En 1824, à la fête de la Navigation de Genève, on vit apparaître un nouveau bateau à vapeur, le *Winkelried*, bâtiment plus grand et plus beau que le *Guillaume-Tell*, et, ce qu'on avait peine à croire, cheminant un peu plus vite. Le tour du lac devint à la mode ; il est vrai que les amis du progrès le

faisaient d'ordinaire en deux jours. — On couchait à Lausanne ; cependant les gens pressés, les navigateurs audacieux, arrivèrent bientôt à faire ce joli voyage dans une seule journée.

Eclipsé par ses rivaux, le pauvre bateau à manège fut bafoué par un public moqueur, et son oraison funèbre fut tracée par Petit-Senn, dans une page étincelante d'esprit et de malice, concluant en ces termes :

De l'escargot du lac, l'existence est à bout,
Il allait lentement, il ne va plus du tout.

La violette.

Dans ce moment, où le printemps nous donne ses premiers sourires, où de jeunes filles viennent nous offrir leurs petits bouquets de violettes, recueillies à grand'peine, pour gagner quelques sous, pourquoi ne dirions-nous pas un mot de cette charmante fleur du mois de mars, qui, sans se montrer et modestement cachée dans l'herbe, envoie au promeneur, sur les ailes de la brise, son suave parfum ?

Nous trouvons la violette mentionnée ou décrite dès la plus haute antiquité ; les anciens lui attribuaient une origine merveilleuse, prétendant que Jupiter, ayant transformé en génisse la belle Io, fit naître la violette pour lui procurer une pâture digne d'elle. Les Grecs et les Celtes en décoraient la couche de la beauté et le cercueil des jeunes filles, usage qui s'est conservé en Allemagne jusqu'à nos jours. Les Athéniens s'en couronnaient la tête dans les festins, croyant qu'elle empêchait l'ivresse. Virgile, pleurant la mort de Daphnis, nous peint, dans le deuil de la nature, la violette remplacée dans les campagnes par le chardon. Au moyen-âge, nous la voyons destinée à couronner les vainqueurs du gai savoir. Et qui croirait qu'à une époque assez rapprochée de nous, cette fleur modeste a été mêlée malgré elle à la politique et est devenue, sous la seconde restauration, le signe de ralliement et l'emblème du parti bonapartiste, parce que Napoléon I^{er}, s'échappant de l'île d'Elbe, était rentré en France au mois de mars, saison des violettes ?

Le loto public.

Tous les Lausannois ont pu voir, dans les beaux dimanches d'été, des ouvriers piémontais assis ou agenouillés sur la place de Montbenon, au nombre de 30, 40, 50 et plus, et faisant une partie de loto, groupés autour de celui qui appelle les numéros sortant du sac. — Nous lisons dans un journal qu'à l'occasion de la mi-carême, il est d'usage, dans quelques grandes villes italiennes, de faire ce que l'on appelle un *lotto public*, c'est-à-dire un jeu de loto public. C'est tout simplement une partie de loto gigantesque, et à laquelle tous les habitants de la ville peuvent prendre part. Pour cela, le public s'installe sur une place, la plus vaste de la ville, bien entendu, et chacun prend le nombre de *cartons* qu'il